

Denys Desjardins : Chris Marker ou la mémoire indicible

Élie Castiel

Number 313, April 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88934ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2018). Denys Desjardins : Chris Marker ou la mémoire indicible. *Séquences : la revue de cinéma*, (313), 52-54.

Denys Desjardins

Chris Marker ou la mémoire indicible ÉLIE CASTIEL



« Chris Marker était un homme solitaire, un être insaisissable. Il se fabriquait une mythologie autour de lui, une façon comme une autre de marquer le siècle. »

Le café de la Cinémathèque québécoise, autre lieu culte où mener des entrevues avec de vrais réalisateurs qui pensent « cinéma », devient une expérience salutaire puisque nous sommes, ne serait-ce que pour quelques minutes, entourés par tout ce qui touche à notre profession. Denys Desjardins s'exprime sur sa nouvelle expérience révolutionnairement sonore et visuellement impitoyable.

De nos jours, on pourrait classer *La Zone* comme un défi, un risque énorme à prendre quand on traite du cinéma d'un auteur iconoclaste, aujourd'hui moins connu comme auparavant. Ça relève quasiment de la provocation ?

Oui, tout cela est vrai, et je le reçois comme un compliment. Mais dans mon cas, c'est davantage un poème d'amour dédié à Chris Marker. En 2012, il est décédé. En 2011, j'ai commencé à correspondre avec lui, sachant très bien que je ne pourrais pas le filmer, mais tout en réalisant que la correspondance pourrait être une autre façon d'écrire un film; à deux voix, à trois voix, car dans tout lien écrit, d'autres personnages s'incrument sans qu'on s'y attende. En fait, c'est l'œuvre littéraire de Marker que je voulais revisiter, étant moi-même un littéraire.

Il s'agit donc d'une correspondance épistolaire où les images et les commentaires en voix off racontent le récit, si on peut vraiment appeler ça « récit ».

Oui, en quelque sorte. Mais il y avait également là du radioman dans la mesure où dans mon choix d'acteurs (Millaire/Chouvalidzé), je tenais à brosser le portrait d'une autre époque. Un temps où, en dehors du cinéma, la radio, maintenant remplacée par la télévision et Internet, exerçait un pouvoir d'attraction chez le public. Moi, je viens de l'école ONF, côtoyant des cinéastes comme Michel Brault ou Pierre Perrault qui voulaient tuer le narrateur, prouvant que le cinéma se suffisait à lui-même. Le *cinéma direct*, c'est aussi ça. En revanche, il y avait, dans les films de Marker, une poésie parlée et poétisée en images qui émanait peut-être du fait qu'il n'avait pas eu d'enfants, une fille adoptive, oui, et ses relations se limitaient à quelques figures importantes du milieu, comme Agnès Varda. Chris Marker était un homme solitaire, un être insaisissable. Il se fabriquait une mythologie autour de lui, une façon comme une autre de marquer le siècle.

Un Patrick Straram (alias *Bison ravi*) en quelque sorte! Tout à fait, parfaite analogie.

Celui que votre film ne mentionne pas, et bien qu'il soit différent de Marker dans son approche filmique, c'est bien Joris Ivens, un de ses contemporains, plus proche de la vérité historique des peuples.

Exactement, vous pourriez même ajouter Johan van der Keuken, mais je voulais que cette expérience soit la plus intime possible. Car au-delà de ces comparaisons, à la mort de Marker, tout mon projet de film a basculé, dans la mesure où je devais reprendre, revoir mes notes de production. Il y a eu la dernière lettre reçue de Marker, et puis après le silence total. Que fallait-il que je fasse avec mon projet? De quelle façon poursuivre en évitant de fausses notes, des raccourcis qui ne rendraient pas justice à ce créateur, et dans le même temps, comment professer mon travail de documentariste? Des questions existentielles sur la création, certes. J'avais même eu l'idée, à un certain moment, de tout

abandonner. Mais comme on le sait très bien, ce genre de projet demeure dans votre mémoire et tôt ou tard, finit par se matérialiser d'une manière ou d'une autre. Il fallait que je retrouve la femme de *La jetée*, Hélène Chatelain qui, elle aussi, a perdu la mémoire lorsque je suis allé la voir à Paris, grâce à une amie. Car ce film demeure un des points d'ancrage à mon enquête poétique.

Justement, l'émotion persiste dans votre choix de la séquence dans La jetée où Marker filme Chatelain comme Michelangelo Antonioni filmait Monica Vitti dans ses films. Le noir et blanc n'est plus un choix chromatique, mais une morale, une prise de position politique du cinéma.

Belle image. Je n'y avais pas pensé, mais peut-être bien sans m'en rendre compte.

Dans le même temps, si l'on se fie à votre film, le cinéma semble nous parler en clamant tout haut «après moi, le déluge»!

Tout à fait. Et comme Chris Marker n'a pas laissé d'héritage, de descendant, la tournure est d'autant plus dramatique que ce cinéaste appartient, à l'instar des Godard, Fellini, et autres sans héritiers consanguins, à une race particulière de créateurs. Je tenais dans *La Zone* à comprendre le phénomène de la pérennité dans toute œuvre de création, dans mon cas, le cinéma. Sans héritage, ces images demeurent dans les musées de conservation, mais après, avec le temps, elles peuvent s'effacer.

Une métaphore de la mémoire, une mémoire qui disparaît avec le temps.

Oui, c'est bien cela. *La Zone*, c'est surtout un film sur la mémoire qui bascule et qui laisse derrière elle des souvenirs enfouis, oubliés, déracinés, anéantis. Comme si le cinéma, pour se rappeler de sa corporalité et de son cerveau, était condamné à se répéter sans cesse.

Mais dans La Zone, ne serait-ce que le temps que dure la projection, vous devenez l'alter ego, cet autre soi du cinéaste, non pas pour l'imiter, mais au contraire, pour en préserver son caractère pérenne, afin qu'il ne tombe dans l'oubli.

C'est bien vrai. Et je le dis en toute humilité. Mais je me rends compte que Marker filme comme ces cinéastes tout à fait conscients que ce qu'il filme va finir par disparaître, passage du temps oblige. Comme aujourd'hui, où on rejette le passé coûte que coûte et que Mémoire et Histoire sont des denrées rares. C'est tout de même inquiétant. Dans un sens, et d'une façon symbolique, ce qui n'a pas été filmé n'existe pas.

Comme pour valider que le 7^e art est un phénomène du 20^e siècle où malheureusement, il ne reste que quelques traces, qui vont finir par s'éclipser.

Effectivement, et nous en sommes déjà là.



2

Et pourtant, en comparaison à d'autres arts comme le théâtre, la danse, et d'autres disciplines, le cinéma est une forme de la représentation relativement pubère.

Mais le théâtre et même la danse sont des arts vivants qui peuvent se multiplier, tout en sachant qu'ils doivent s'ajuster aux mœurs de leur époque. Le cinéma, dans toute sa sublimité, est un art à part, dont on ne peut encore expliquer les véritables codes sociaux, esthétiques et politiques qu'ils cachent derrière les images. Et c'est surtout un art technique, forme qui évolue à une rapidité déconcertante. Une espèce de science en soi.

Côté narratif, si on peut le nommer ainsi, Hélène Chatelain demeure une des pièces fondamentales de ce puzzle qu'est La Zone, dans la mesure où elle représente la mémoire oubliée.

—
1. Chris Marker

—
1. La Jetée

Oui, mais en même temps, le spectateur devient complice dans cette recherche du souvenir. Il le fait lorsqu'il se perd dans les mêmes chemins parcourus dans le film pour le retrouver, jusqu'à se confondre à l'image, à cette femme de *La jetée* qui, à l'époque, ne participait qu'à un tournage, ne sachant pas, ou peut-être le contraire, que des décennies plus tard, ce plan deviendrait la métaphore du passé et surtout de la remembrance.

Tout compte fait, La Zone ne dresse-t-il pas un portrait pessimiste du cinéma, alors que les nouvelles technologies sont en train de remettre en question, et avec une rapidité vertigineuse, notre perception du regard ?

C'est clair que ma vision du cinéma, telle que je la conçois, aujourd'hui, est pessimiste, même si j'ai la nette conviction qu'il reste sans doute quelques années où l'on pourra, avec maintes difficultés cependant, produire encore ce genre d'expérimentation. Mais nul doute que les nouvelles plateformes n'aideront pas. Particulièrement lorsque les générations de cinéastes et les futures ont et auront de moins en moins de liens (et de connaissances) avec les cinémas d'autres époques, fixant leurs yeux sur le présent comme si hier et demain n'existaient pas.

La Zone est aussi une réflexion sur ce qui restera de notre époque en matière d'images en mouvement.

Tout à fait, mais on ne peut prédire, au train où vont les choses. Mais ce sont des questions fondamentales

qu'on doit se poser. Le cas contraire signifie la fin de toute tentative de capter le présent. C'est totalement impossible à imaginer.

Ce qui nous mène à une question finale, mais tout à fait pertinente sur la situation du documentaire d'aujourd'hui, de plus en plus socialisé, au service des CLSC et d'autres organismes du mieux-vivre, ou encore servant d'interlocuteur de prises de position politiques. Cause noble, sans doute, mais fausse route en matière de documentaire comme expression purement cinématographique.

Mis à part quelques exemples frappants, cela est vrai dans la plupart des cas. Mais je crois aussi que ces documentaires de plus en plus nombreux suivent une ligne stratégique qui se prête au plus grand nombre possible de spectateurs, et pas seulement au Québec, ou au Canada, mais à travers le monde; d'une part, c'est bien, mais de l'autre, y a-t-il de la place pour l'expérimentation ?

Et Chris Marker dans tout cela ?

Bonne question. Car le cinéaste, en plus de filmer aux quatre coins du monde, rédigeait des commentaires sur ses tournages en forme d'écrits formels, ajoutant peut-être à son insu un pan de plus à la pérennité de son travail. Cela, du moins, demeure dans les archives, comme une mémoire obscure, indéciblement présente. Aujourd'hui, est-il permis de concevoir ainsi l'expérience cinématographique ? ▲

—
La Jetée

